



N° 59
JANVIER 2012

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

Vœux 2012

Nous voilà entrés de plain-pied dans 2012 et il est temps de sacrifier à une tradition aussi vieille que le monde - ou presque - qui consiste à saluer avec vous l'an nouveau et vous adresser, au nom du Bureau et du Conseil d'administration, nos vœux les plus sincères de bonne et heureuse année que vous partagerez avec tous ceux qui vous sont chers.

BONNE ET HEUREUSE ANNEE
2012, BONNE SANTÉ

- à vous, adhérents, qui plusieurs fois par an, par votre participation active aux réunions que nous organisons, vos courriers postaux, vos messages téléphoniques ou vos courriels, montrez votre attachement à notre association car vous vous y trouvez bien et vous appréciez ce qu'elle prépare pour vous;
- à vous, adhérents que la maladie, le deuil et les difficultés de la vie tiennent éloignés de nous; nous avons, bien sûr, une pensée toute particulière et affectueuse pour vous tous;
- à vous aussi, adhérents silencieux que nous ne connaissons que de nom; sortirez vous un jour de votre prudente réserve pour venir jusqu'à nous? Vous faites partie de la famille et vous nous manquez;
- à vous enfin, récents adhérents qui venez de nous rejoindre et nous apportez un sang neuf; nous sommes heureux de vous accueillir et nous comptons sur votre présence dans les manifestations organisées pour le grand plaisir de nous retrouver ensemble, car c'est bien cela qui compte par dessus tout.

Cordialement à tous et à chacun.

Michel CHALANDE



Alycatalanipiades 2011

Une fois de plus, les ALYC ont pu se retrouver ensemble pour un week-end, cette fois dans les Pyrénées orientales. Merci à tous les organisateurs pour ce choix judicieux. Nous étions dans une très belle région de France, mal connue par certains mais très agréable. De plus, nous avons joui d'un temps de rêve: ciel bleu catalan, soleil radieux et notre Méditerranée - mare nostrum - tout près de nous quand on songe que, là-bas, au sud, sont les rivages qui ont enchanté et bercé notre jeunesse. Nous étions logés au Parc Ducup, immense domaine aux arbres centenaires, avec un château datant de 1746, qui appartenait, à l'époque, à la famille Ducup de Saint-Paul. Après bien des vicissitudes, le château et les cinq hectares du domaine furent donnés, en 1931, au diocèse de Perpignan.

De nos jours, cette "maison diocésaine" peut recevoir des hôtes, et nous avons été traités - dans ces vastes bâtiments fort bien aménagés pour devenir un hôtel aussi confortable que nos Mercure ou Novotel habituels - par une direction et un personnel qui nous ont réservé un accueil familial et bon enfant.

Dès vendredi 14 dans l'après-midi, les amis arrivèrent donc, et de fraternelles accolades à n'en plus finir en collation traditionnelle partagée sous les hauts platanes, on put donner libre cours à de joyeuses retrouvailles partagées avec beaucoup de liesse et d'émotion de se retrouver - une nouvelle fois - de nouveau réunis... et la liesse se prolongea bien au-delà du souper.

Le lendemain matin pour l'assemblée générale, ce fut une sorte de "retour en classe", chaque ancien lycéen se trouvant sagement attablé face à une chaire magistrale où trônait le président flanqué du trésorier et du secrétaire.

● suite page 2



En haut, dès vendredi, l'ambiance est déjà euphorique au buffet, et les verres se lèvent à la santé des absents. En cartouche, tapisserie médiévale sous un porche du château des rois de Majorque. Ci-contre, la vue aérienne de Perpignan, au-dessus de la citadelle.

De château en palais

L'apéritif et le repas qui suivirent l'assemblée générale se déroulèrent sur place, puis, dès que sonnèrent 14 heures - passant du château à un plus vaste édifice - ce fut le départ en car pour Perpignan avec, tout d'abord, la visite du Palais des rois de Majorque, une vaste forteresse qui domine la ville... d'où une épreuve de montée à pied qui fut quelque peu rude. Ce palais - qui se trouve, en fait, situé au cœur de la citadelle - est le monument le plus important de l'agglomération et l'un des témoignages les plus remarquables de l'architecture civile et militaire médiévale du midi de la France. Une jeune et charmante guide, fort érudite, nous contant l'histoire de cet édifice, nous fit passer un merveilleux moment des histoires de France et d'Espagne, y compris Aragon et Navarre, Castille et Majorque.

Entrepris à partir de 1276 pour loger la cour de Jacques 1er de Majorque, les derniers travaux importants furent réalisés par ses successeurs les rois d'Aragon.

Se souvenir, à ce sujet, du roi d'Aragon, Ferdinand et de son épouse Isabelle de Castille! Lycéens d'hier, ouvrez le casier des souvenirs et des heures passées dans vos livres d'histoire, et sachez que ce château-forteresse témoigne de l'âge d'or de Perpignan, alors capitale du royaume de Majorque.

Quoiqu'il en soit de l'origine lointaine de Perpignan, on sait que les comtes bénéficiaires du Roussillon s'établirent en ce bourg au Xème siècle.

Ces comtes étaient vassaux du roi de France... et, pourtant, le dernier d'entre eux, en 1172, céda ses territoires à Alphonse, comte de Barcelone, qui était aussi comte de Cerdagne et d'Aragon.

La grande figure qui domine la dynastie est Jacques 1er d'Aragon, qui, à ses nombreux droits en Provence et en Languedoc, ajouta les Baléares, Valence et Murcie. Selon la coutume de l'époque, il partagea ses états, par testament, entre ses fils, et Jacques, le cadet de sa lignée, reçut les Baléares et le comté de Roussillon. C'est alors qu'il prit alors le nom de Jacques 1er de Majorque et qu'il fit édifier le fameux château aux tours carrées et murailles crénelées.

Par la suite, l'empereur d'Autriche et d'Espagne Charles Quint fit enclaver l'édifice dans la masse rouge de la citadelle à laquelle le maréchal de Vauban, sous Louis XIV, devait apporter la note de son génie dans l'art de la fortification.

Après le passage sous la herse, voici la salle d'apparat, puis le logis de la reine et sa chapelle personnelle - un véritable bijou - puis des marches à monter et à descendre pour découvrir le panorama du Roussillon. Enfin, la chapelle de la Sainte-Croix et sa porte en marbre rose sculptée au début du XIVème siècle.



● La façade du magnifique château Ducup ● Pont sur la rivière La Basse au centre-ville de Perpignan ● Un petit "relax" bienvenu pour les jambes pendant la longue visite du château royal ● La guide érudite, passionnante et charmante ● Clocher léger et tout de fer forgé de la cathédrale ● Le Castillet ● La vaste et haute nef de la cathédrale Saint-Jean ● S'agit-il là d'une classe de mathématiques ou de Jean-Pierre, trésorier parlant gros sous au cours de l'assemblée générale 2011?

Soirée de gala

Au sud de la cour, la "salle de Majorque" ouvre les hautes baies ogivales de ses fenêtres; au nord se déployaient les arcades de la loge royale.

Au fil des années qui se prolongèrent presque jusqu'à nos jours, le château fut utilisé à diverses fins (caserne ou magasin d'armes notamment) et, peu à peu, se défigura; aussi les Perpignais s'inquiétèrent-ils de voir leur patrimoine tomber en décrépitude. Heureusement, en 1992, le département obtint que le palais lui soit cédé et les Beaux-Arts purent entreprendre une heureuse restauration.

Au sud de la cour d'honneur, la "salle de Majorque" ouvre les hautes baies ogivales de ses fenêtres; de l'autre côté de la cour, se déployaient les arcades de la loge royale.

Les Alycéens disposèrent alors de temps libre pour apercevoir le "Castillet" datant du XIV^{ème} siècle - devenu aujourd'hui Musée d'art et des traditions du Roussillon - et admirer la "Porte Notre-Dame" qui fut ajoutée sous Louis XI.

Ils purent ensuite passer à la découverte de la cathédrale Saint-Jean bâtie en 1324, qui s'élève en une seule nef large et superbe.

À l'ombre de cet édifice majestueux, le "Campo Santo" était fermé ce jour-là mais je l'avais déjà visité. C'est l'unique cloître-cimetière de France. Quatre galeries le composent en de longues successions de portiques gothiques de marbre blanc. En 1990, il retrouva sa splendeur passée et put être alors ouvert au public.

De retour au domaine Ducup, ce fut, en soirée, la liesse totale du "dîner de gala" avec nos Alycéennes en fort jolies toilettes et nos Alycéens "smarts" ou chics, au choix...

Ce fut, pour moi, un "superdîner de gala" car j'avais la joie d'accueillir à ma table une petite partie de ma "tribu": mon fils Eric et deux de ses filles. Et nous voilà, tous les quatre, savourant le foie gras sur lit de salade et confiture de figues, le magret de canard accompagné de gratin dauphinois, un choix de fromages présentés sur plateau, et, au dessert, un friand de chocolat et d'abricots.



● Gérard Pierrot, petit-cousin de Jacques Furet, en compagnie de Jean-Pierre Peyrat face à Jean-Marie et Paul Clementi ● Une petite partie de la "gens Bertrand": Claudine, Jacques, Annie, François, Alice ● La table des Dumon, Labat Millet et compagnie ● Le serviable Claude Bracco et le couple Simone et James Cohen ● Dolly Martin, Simone Berleux... et les autres ● Quatre membres de la "tribu" Izaute: Eric - face à Janine - et deux de ses filles, Anne-Sophie et Alexia ● Guy Bezzina et son épouse Yvonne née Moreau.



Au fil des flots

Dimanche matin, en route pour la Côte de Vermeil et le pittoresque petit port de Collioure - l'antique Cauco Illiberis - que chante si bien Charles Trénet dans sa "Jolie Sardane":

"Amis, c'est la fête à Collioure.
On a pavaisé le vieux port,
Et devant la mer qui l'entoure,
Voici l'éternel clocher d'or..."

Pour ALYC, c'est l'embarquement à bord de "Roussillon II" et une promenade en mer. Au loin, les belles plages d'Argelès, de Saint-Cyprien, de Canet; au fond, les Albères sauvages et fières, couvertes de chênes-lièges.

Et l'on s'en va, au gré des flots, vers Port-Vendres...

— suite page 8 —



Pas d'adieu, mais au revoir!

Port-Vendres... rappelez-vous: certaines de nos familles y transitaient lors des vacances d'été en métropole - c'était hier... dans les années 30 à 50. Enfants du vieux Rocher, soyons fiers de notre latinité: nous sommes ici dans l'antique "Portus Veneris" romaine au bassin reposant pour une courte escale... le temps de rêver que si ce navire pouvait, soudain, mettre le cap sur notre Là-Bas...

Mais retrouvons le large pour contempler une côte aux âpres promontoires desséchés où les forts se distinguent à peine de la pierraille rougeâtre, les pins et les oliviers se perdent dans l'abondance des vignes qui se poursuivent en vagues veloutées comme le vin de leurs cépages.

Arrêt du bateau qui se dandine près des rochers - trop près à mon goût - pour admirer des... poissons et tenter de repérer une mystérieuse Grotte des contrebandiers. Puis en route pour rallier Collioure aux bassins enfermés dans des caps. Son décor pittoresque a inspiré nos grands peintres, Picasso, Dufy et Braque. Aujourd'hui, leurs émules ont planté leur chevalet sur les quais et nous offrent des créations hautes en couleur. Tout cela donne faim, et nous nous hâtons vers le "Can Pla" (en catalan, "Chez Pla") où des tables nous attendent en plein air mais à l'ombre de la terrasse.

Le programme de l'après-midi prévoyait bien la visite d'une usine de conserves d'anchois, mais - porte de bois - on ne travaille pas le dimanche, les amateurs ayant la ressource de boutiques proches. D'autres préférèrent méditer, errer çà et là, se reposer devant un "pot" au Bar des Templiers ou... piquer un roupillon, la tête sous un journal.

Moi, j'ai fait, une fois de plus, la visite des vieux quartiers que j'aime, vers les rives de la double crique. Tout était désert, tout était silence... Maintenant, la foule des dimanches se presse plutôt au café et, là, les terrasses sont pleines.

Je longe les maisons hautes, les boutiques colorées, les rues étroites et secrètes, les forts sombres. Arrêt à l'église aux neuf retables baroques dont le choeur s'embrase d'or... si l'on dépose - bien sûr - un euro au bon endroit.

Je continue vers la digue - avec eau bouillonnante et rochers à ma gauche et plage aux baigneurs courageux à ma droite - vers la chapelle dédiée à saint Vincent, le patron de Collioure, dont l'arbre de la croix prend le vent. Dans un coin de la plage, un petit orchestre catalan joue des airs entraînants genre sardane, et le public tape des mains.

Au point de ralliement, le car est là, mais j'ai encore le temps de flâner et de respirer l'air marin tout en écrivant une carte postale pleine de soleil. Au revoir Collioure! Il est cinq heures et Michel sonne le rappel. On rentre.

Le temps de se préparer pour le dernier souper, cette fois musical et dansant. On y rit, on s'y excite, on y gesticule, on s'interpelle... mais déjà va venir le temps des adieux...

Des adieux? non pas!...

Que ce ne soit - une fois de plus - qu'un au revoir.

Janine IZAUTE AUBRUN



● Un coin de Collioure ● Renée Fleck testant son "pied marin" ● Fin de voyage aux courts cours et retour sur le "planter des vaches" ● Repas en plein air - mais à l'abri - chez Pla ● Une bonne partie de la fratrie pose pour la "photographie de famille"

PHOTOGRAPHIES

oooo Jacques Bertrand
oooo Guy Bezzina
oooo Michel Chalande
oooo Claudie Dumon
oooo Renée et René Fleck
oooo Danièle Garnier
oooo Jean-Pierre Peyrat



1ère C 1945-46. De gauche à droite, en haut: Marchal, Aschiach, Lassère, Brenot, M. Chiarottino, Vitiello, Battini, R. Chiarottino; au troisième rang, Martin, Delage, Lafon, Thez, Reboul, Zerbib, Buccafuri, Azzaro, Balestrieri; au deuxième rang, Beccouche, Deleuze, Magnani, Rossat, Dupuy, Saucerotte, Lemessager, Cohen, Rives, Lemhann; enfin, au premier rang, Amran, Adda, Attaki, M. Don Martini, Levy, Sebbagh et Camezzulli.

Arabe littéraire et Djebel Ouach

J'abordai la sixième, à Aumale, avec le bouleversement que représente le passage d'un maître unique à une kyrielle de professeurs ayant chacun une spécialité qu'il considérait comme primordiale.

Ma mère, pour me suivre dans mon travail scolaire, se mit alors courageusement à l'étude du latin... si passionnément qu'elle lisait son missel en s'entraînant à y chercher des ablatifs ou des accusatifs...

Mon père, lui, m'imposa l'étude de l'arabe. Né dans le bled, à El Arrouch, il s'était familiarisé de bonne heure avec cette langue et tenait à suivre personnellement mes futurs progrès. Résultat... je fus médiocre jusqu'en quatrième. Tandis que mes copains anglicistes ou germanisants moissonnaient des 18 ou des 19 et obtenaient souvent des félicitations du Conseil de discipline, ma faiblesse en langue arabe me fut fatale et je dus redoubler.

En outre, ma première classe de quatrième comprenait bon nombre de chahuteurs, et le censeur devait parfois venir prêter main forte à certains professeurs pour rétablir l'ordre.

Dans le but de nous "faire honte", il nous comparait aux chahuteurs d'une classe de première; or, ce parallèle, au lieu de nous abattre, avait - au contraire - le don de nous rendre particulièrement fiers.

Notre professeur de sciences naturelles était M. Hauvet. Lorsqu'il nous parla notamment du scorpion et de ses piqures mortelles, il ne manqua pas d'ajouter que cet animal - qu'il avait observé, disait-il, au Sahara - l'avait piqué au ventre, une nuit, pendant son sommeil.

M. Ristori, notre professeur de mathématiques, jalonnait ses exemples (pas toujours très clairs) de "n'est-ce pas" que nous comptabilisions, avec René Riscoft, mon voisin de table, arrivant parfois à une cinquantaine de "n'est-ce pas" par heure de cours... distraction qui peut expliquer ma passagère faiblesse en la matière, à cette lointaine époque.

En sciences physiques, officiait le strict M. Serror, toujours précautionneusement protégé par une blouse immaculée. Toujours d'une grande clarté, ses exposés se structuraient à partir de cahiers soigneusement rédigés, qu'il tenait ouverts et posés bien à plat sur son bureau.

Une de ses nombreuses expériences dont il nous avait rapporté le déroulement m'avait particulièrement impressionné: celle de la sphère sous vide, dont on ne pouvait séparer les deux moitiés, "même, précisait-il, lorsque plusieurs chevaux avaient tiré de chaque côté", nous ramenant à l'heureux temps où la traction hippomobile n'avait pas encore été entièrement détrônée par les chevaux-vapeur!

Tout aurait globalement bien marché pour moi, s'il n'y avait pas eu à endurer ces sataniques cours d'arabe où - je l'ai déjà dit plus haut - j'avais à affronter des condisciples israéliques et musulmans qui bénéficiaient, dans leur milieu, d'une pratique courante - une réelle torture!

Passe encore pour l'arabe en classe de sixième et de cinquième, mais la difficulté s'aggrava dès que j'eus atteint celle de quatrième, quand on aborda l'étude de l'arabe classique dont il me sembla qu'il fallait souvent compren-

dre une phrase avant même de la traduire.

En sixième et en cinquième, j'eus pour premier enseignant M. Amrouche - un Kabyle - qui nous prenait en première heure, le lundi matin. Pendant l'hiver, notre salle de classe était très froide, et le premier travail... scolaire consistait à faire ronfler au maximum le gros poêle de fonte qu'avait théoriquement allumé un garçon de service. Au bout d'une demi-heure d'invectives et force palabres avec ses élèves, M. Amrouche finissait par s'exclamer: "Alors, bande de feignants, où en étions-nous restés la dernière fois?", et il commençait réellement à faire son cours à partir de ce moment-là.

C'est lui qui, plus tard, devait m'interroger, à l'oral du baccalauréat, et, comme j'avais eu recours, entre-temps, à ses - ô combien! - nécessaires leçons particulières - il voulut bien m'octroyer une note moyenne, laquelle m'évita d'échouer à l'oral.

A partir de la quatrième, mon professeur d'arabe fut M. Lentin, personnage à la silhouette maigre et sèche. Parfait arabisant, il connaissait parfaitement les dialectes des différentes provinces d'Algérie. C'est lui qui, régulièrement, "sucra" (expression combien imagée) les encouragements ou les félicitations dont aurait pu m'honorer le Conseil de discipline...

Et là, il me faut avouer qu'aux beaux jours, je séchais souvent les cours d'arabe pour les remplacer par de buissonnières escapades en direction de Djebel Ouach, ses forêts et ces lacs où, parfois, mon père - le dimanche - allait tremper sa ligne dans leurs ondes réputées poissonneuses.



Bretteurs

Ne fatiguez pas outre mesure vos cellules grises à chercher quand vous avez connu les bretteurs en herbe et le maître d'armes qui figurent sur cette illustration. Le document date des premières années du XX^{ème} siècle, époque qui ne nous avait pas encore vu naître. Dans ce groupe de jeunes gens, l'un d'eux - tout à droite - est promis à un brillant avenir, puisqu'il deviendra successivement saint-cyrien, puis maréchal de France et, en outre, académicien. Oui, c'est Alphonse Juin. En haut, se tient le futur père de Jean Molière qui fut élève puis professeur de lettres au lycée d'Aumale.

Ces merveilleuses et doctes enseignantes

Les réunions de l'Alyc, toujours vivantes et réussies, sont l'occasion pour moi de raviver des souvenirs anciens très chers à mon cœur. Je ne peux, alors, m'empêcher de penser à ces années, toutes passées au lycée Laveran de la rue Nationale entre octobre 1929 et juin 1951, et je vais essayer - en récapitulant mon parcours scolaire, d'évoquer et de revivre, en votre compagnie, cette lointaine époque toujours si présente à ma mémoire.

À l'exception de l'école Paul-Bert - qui se situait située non loin de la Grande Mosquée - le lycée de jeunes filles était le plus proche de notre logement sis avenue Viviani, un peu en contrebas de l'hôtel Cirta, en direction du pont de Sidi-Rached; il était donc préférable que ce soit au lycée que commence ma scolarité, en onzième (actuel CP), les classes maternelles n'existant pas à cette époque.

Mes premiers souvenirs précis se situent en neuvième (actuel CE2). Nous y avions une institutrice excellente et à l'esprit pétillant, Mme Cazaubielh qui - je pense - a dû effectuer la totalité de sa longue carrière dans cette même classe.

C'était l'année 1941-1942, et, à cette époque, tous les samedis, dans la cour on saluait les couleurs en chantant "Maréchal nous voilà", le privilège de hisser l'emblème national étant réservé à quelque première de sa classe qui en tirait une certaine fierté.

Je venais d'entrer depuis un mois en huitième lorsque, le 8 novembre 1942, survint le débarquement des Alliés.

Ce fut alors l'excitation provoquée par les alertes qui nous contraignaient à descendre dans les caves de l'établissement, ce qui provoquait une interruption des cours... à notre grande joie car nous étions inconscientes du danger.

Mme Brahic, notre institutrice (je me demande toujours si elle n'était pas la mère ou la grand-mère de l'astronome André Brahic tant elle me paraissait lui ressembler) avait bien du mal à nous faire tenir tranquilles.

Autre source de distraction, la distribution quotidienne de lait destinée à combler nos carences nutritives dues à ces périodes de vaches maigres alimentaires. Cette... dégustation se déroulait au réfectoire, chaque matin à 10 heures - belle occasion, pour les externes, de découvrir des lieux connus des seules pensionnaires.

Et puis, à la fin de la septième, chez Mme Innocenti, nous avons eu à subir les épreuves du Diplôme d'Etudes Primaires Préparatoires. Premier examen avant bien d'autres à venir, son obtention nous permit d'accéder à la sixième et d'effectuer notre entrée au "vrai" lycée.

Au haut des marches d'escalier faisant suite à la grande porte d'entrée, nous attendait, de pied ferme, Mlle Micheline Guiscafère, directrice que nous avions à la saluer respectueusement d'une inclination de tête.

Elle était impressionnante de raideur; cependant, nous allions apprendre que, sous sa coupe, tout se trouvait parfaitement et rigoureusement organisé: elle supervisait et dirigeait le lycée d'une main de fer, secondée dans sa tâche par une surveillante générale, Mlle Paule Piazza - dite "Pépita" - à peine plus amène.

En sixième - parallèlement aux études - disons "académiques" - que j'évoquerai par la suite, commença notre éducation musicale, occasion évidente - penserez-vous - de chahuter un brin afin de "décompresser" au sortir d'autres cours moins souriants. Eh bien non, Mlle Prud'homme fort patiemment nous dispensa un enseignement très plaisant au point qu'elle organisa même un spectacle au théâtre où nous avons chanté en chœur des airs de "La Flûte enchantée" en obtenant, je crois un franc succès.

Pour moi, ces années de Lycée sont jalonnées de bons souvenirs, grâce, à la fois, à l'excellente atmosphère de camaraderie et d'amitié qui y régnait et à la parfaite pédagogie que pratiquaient nos professeurs.

En sixième - et en cinquième également car, parfois, il arrivait que nos professeurs nous suivent d'une classe à l'autre - Mme Corbery, professeur de latin, me fit aimer cette langue à déclinaisons chantantes et mystérieux ablatifs absolus.

De la sixième à la seconde, Mlle Nicolaï, puis en première et en "philo", Mmes Pénigaud et Nipert, enseignantes en histoire et géographie, surent, toutes trois, me transmettre leur savoir et leur intérêt pour ces deux matières.



Sextuor lycéen

Seize heures dix, place de la Brèche, après de dernier cours de la journée. Vite! une photographie du sextuor de copains qui vont bientôt se séparer pour rejoindre le logis familial, le goûter de remise en forme puis la fixation en mémoire des leçons, puis la mise au point des "préparations" à présenter le lendemain ou un peu plus tard. Cartable ou sacoche en main ou sous le bras, de gauche à droite, Jean-Pierre Wolf, Charles Villers, James Attali, Antoine Delorme, Jean-Pierre Peyrat et Yves Thomas.



De gauche à droit, de haut en bas, Elise Zerbib, Denise Chemla, Huguette Casha, Christiane Vassalo, Marguerite Rimbert, Jacqueline Vulcain, Monique Valle, Arlette Abéla, Marguerite Melouk; puis Annette Olivier, Janine Pérégó, Marcelle Chauve, Janine Tamburini, Marie-Thérèse Bernard, Colette Guyon, Nicole Courat, Henriette Dane, Suzette Enkaoua; puis Henriette Jacob, Anne-Marie Franceschi, Lucie Calendjian, Suzanne Canavaggio, Mariette Versini, Lucette Jouane, Emilienne Mercantetti, Gisèle Salfati, Paule Bochatay, Marie-Josette Moing; puis Joséphine Gallo, Micheline Colin, Gilberte Alliol, Mylène Santraille, Jacqueline Truillot, Josette Toubiana, Geneviève Mas, Nelly N'Kaoua.

Parallèlement à ces dames dont presque toute la carrière se déroula rue Nationale puis au "Laveran" neuf du Coudiat, nous venaient, parfois, des "passereaux", frais émoulus des facultés ou des hautes écoles, qui venaient faire chez nous leurs plusieurs armes.

C'est ainsi que je bénéficiai, en première, de la toute fraîche érudition du trio de charme que formaient Mlle Grégoire en français, Mlle Vuaflart en anglais, Mlle Gorce en mathématiques.

Tout à l'opposé, perenne semblait être Mlle Mariaud, notre frileuse professeur de français dont le premier souci, en hiver, était de savoir si le poêle de notre salle de classe ronflait de tous ses feux.

Je n'aurais garde d'oublier la sœur de la susdite, la célèbre Mme Olivès et son heure hebdomadaire de couture. Que de chahuts et que d'échecs, alors, pour arriver à faire une brassière ou à réussir un point de broderie! Je me suis toujours demandé pourquoi elle ne nous avait jamais appris à confectionner une blouse, puisque le règlement nous imposait d'en porter une.

A l'origine, cette blouse était en tissu écru, bordée d'un liséré rouge et boutonnée, à la russe, sur le côté. A partir de la sixième, je crois, l'écru fut remplacé par le rose et le bleu alternant chaque semaine... Malheur, alors, à celle qui avait oublié sa blouse le lundi matin: Mme Maury, professeur de physique, mettait systématiquement à la porte les contrevenantes.

Il est fort heureux, en compensation, que Mlle Fleury, notre professeur de sciences naturelles, ait été moins sévère sur ce sujet!

Pour le mardi-gras - pas plus, qu'à l'occasion de la mi-carême - il ne fallait compter sur un jour de congé. Cependant, un certain Mardi-Gras - alors que je devais être en classe de quatrième ou de troisième - des lycéens d'Aumale organisèrent un monôme auquel se joignirent des "grandes" de la classe de philosophie, quittes à "sécher" les cours. Et le monôme s'en fut devant de lycée Laveran pour réclamer une journée de congé.

Conséquence de cet "énaurme" esclandre, les coupables furent exclues une semaine par le conseil de discipline. On ne badinait pas, à l'époque, avec le règlement!

Règlement qui interdisait également le rouge à lèvres. Aussi, certaines coquettes remplaçaient-elles ce cosmétique par de la pommade "Rosa", d'un rose très pâle afin d'éviter d'être fermement convoiées à courir débarbouiller leur joli museau.

Le nombre des élèves dans nos classes était très variable. Ainsi, en première et en troisième, nous comptions nous seize en tout et pour tout, et confinées dans une toute petite salle très exiguë, ce qui créait une grande intimité avec nos professeurs et resserrait les liens d'amitié entre élèves. J'ai particulièrement adoré ces deux années.

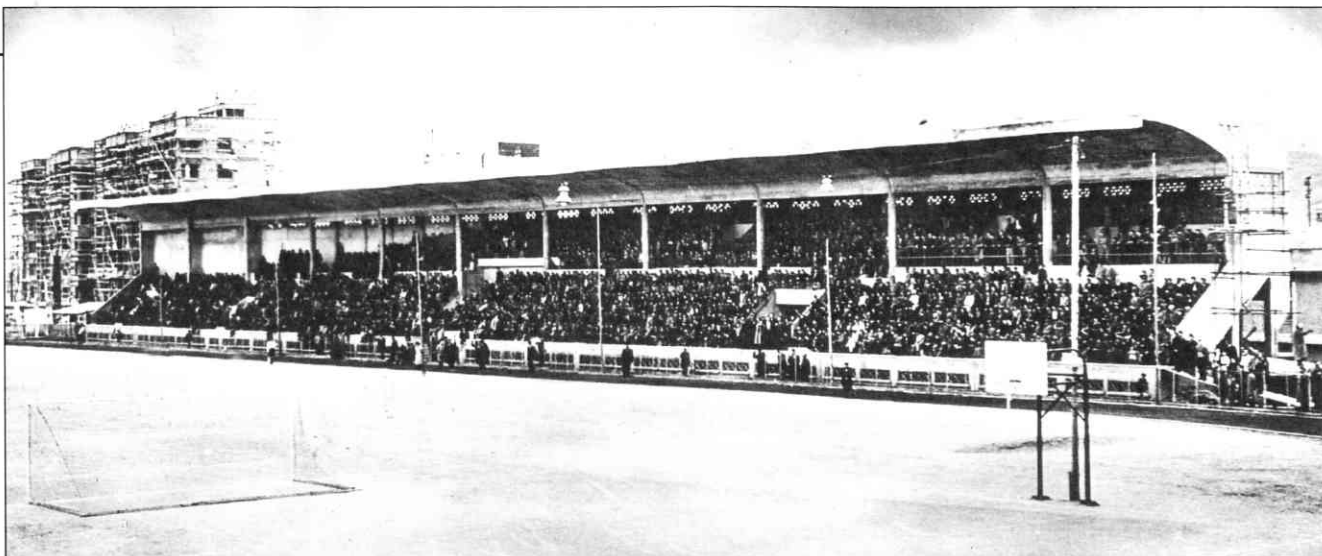
A l'inverse, nous avons été jusqu'à trente-neuf élèves en classe de philosophie - nulle ne s'en est jamais plainte - et autant en classe de seconde, chez Mme Clouet-Zannettacci qui savait si bien nous enseigner le français mais devait passer force dimanches à corriger toutes nos copies!

Ce pourquoi je dis un grand merci collectif à tous les professeurs déjà cités, ainsi qu'à mesdames et mesdemoiselles Arboré, Fleury, Marchal, Zemmour, Paris, Dahmani, Gormand, Durand, Bogard, Bouzaher, Halimi, Burel, Peulet et Rouget.

Après cette énumération du nom de professeurs - ce féminin pour user de la terminologie moderne - petit tapis rouge pour un homme, M. Poggi, mon professeur de mathématiques en quatrième. Par la grace d'un bref interim - qui, en fait, se prolongea trois trimestres durant - cet enseignant de l'Ecole primaire supérieure de garçons nous prouva qu'il avait assez de pédagogie pour faire entrer la totalité des arcanes mathématiques dans la cervelle du plus bête des ânes.

Que toutes nos enseignantes et cet enseignant aient été excellents, bons, moyens ou tout au plus passables - je formule le vœu que nos descendances conservent d'aussi heureux souvenirs que les miens lorsqu'elles quitteront leurs bahuts... si la conquérante informatique n'amoindrit pas, pour elles, la chaleur du contact humain.

Geneviève BASSINOT MAS



Stade Turpin et tuniques grecques

C'était, il y a quelque soixante-dix ans, pendant la période coincée entre la fin de la "drôle de guerre" et le débarquement allié de novembre 1942.

Après la rude débâcle que notre France avait connue, le mot d'ordre était, pour chacun, d'élever son cœur au pinacle et, aussi haut, son patriotisme.

Aussi, chaque lundi matin, les activités scolaires furent-elles précédées par un hommage au drapeau. Devant ses camarades rangées dans la cour, une élève (méritante et désignée par la Directrice) faisait monter nos trois couleurs le long d'un mât, et vice versa le samedi soir après la dernière heure de cours.

Pendant cette même période, il importait aussi de bomber fermement le torse et de se faire des muscles d'acier, si bien que la gymnastique était devenue matière scolaire "à part entière" (presque) aussi importante que le latin ou les mathématiques.

Chaque mardi après-midi nous voyait partir au pas cadencé en direction du lointain stade Turpin, non pas en chantant martialement "I's a long way

to Tipperary" - vu la distance à parcourir entre la place Molière et les approches de Bellevue - mais "Un kilomètre à pied, ça use les souliers"...

Une fois à pied d'œuvre, après les mouvements ultra-classiques des bras et des jambes et les rotations de tête ou de tronc, venaient les courses de vitesse ou de fond, le saut en longueur et en hauteur, et c'est dans cette dernière discipline que mes longues gambettes, alors jeunes et solides, se mirent à faire de moi une championne départementale.

Or ne voilà-t-il pas qu'un beau jour de l'an de grâce 1941, le ministre de la Jeunesse se mit en tête d'aller constater, de visu, les ressources dont était riche notre bon vieux département de Constantine en gymnique adolescence.

Alors sonna le branle-bas scolaire, et il fut décrété, à tous les étages du bon vieux lycée, qu'on allait se livrer à des répétitions fébrilement répétées de mouvements d'ensemble, d'exercices de défilé, voire d'ébats chorégraphiques qu'auraient l'honneur d'exécuter, devant tout le gratin officiel, les Grâces que nous étions censées être.

Dans le même temps, on s'activait pour déterminer les atours dans lesquels se dérouleraient les grandes parades: chemise blanche et short bleu... ou une jupe pour celles dont le short était un peu trop court ou dont les rondeurs risquaient de s'avérer par trop aguichantes... traduisez par là "provocantes".

En outre, il avait été prévu que, l'après-midi de la fameuse journée ministérielle, les lycéennes et les "supérieures" (comme on appelait alors les élèves de l'Enseignement Primaire Supérieur) évolueraient, devant l'excellence gouvernementale et sa suite, parées de tuniques "à la grecque".

Pour les supérieures du Coudiat, la chose se traita d'hellénique façon: cou et épaules généreusement dégagés, fente le long de la cuisse et genou apparent.

Pour le cheptel de la rue Nationale, outre Mlle Guiscafré notre pudique directrice, Mlle Mariaud, professeur de couture, dut avoir son grain de sel à exprimer, si bien que le résultat fut assez... "spectaculaire": en en-haut (comme aurait dit M. Jourdain), un ras-de-cou de style "cachez-ce-sein-que-je-ne-saurais-voir"; en en-bas, un ourlet "au-dessous-du-genou" et pas la moindre fente le long de la cuisse... mais - pour enjoliver ce très convenable ensemble - des manches ballon dissimulant la rondeur éventuelle des épaules.

Aux mamans - dont ma mère pas du tout enchantée de cette corvée - était laissé le soin de travestir élégamment leur progéniture (la grâce naturelle de chacune devant faire le reste) sur laquelle s'attardèrent méticuleusement, à l'heure de la répétition générale, les yeux - réputés "de lynx" - de Mlle Micheline Guiscafré.

Ainsi donc, le ministre de la Jeunesse put-il jouir (avec délectation ?) l'après-midi de cette sportive journée - du spectacle de lycéennes et de supérieures évoluant sur l'air - ô combien célèbre! - de la barcarolle des "Contes d'Hoffmann"... sans doute parce que les refrains - plus couleur locale - de la grecque "Belle Hélène" - avaient dû être jugés un peu trop olé olé!

Janine RUTTERFORD FARGEIX

Le temps des ficelles

La mode estudiantine 1955 vient de lancer la ficelle. Au gilet, cravates, beaux rubans, petits nœuds qui ornaient amoureusement le cou de ces messieurs ou de ces demoiselles! Maintenant, on porte des ficelles et personne ne doit se dérober à la mode: une manière élégante de se mettre la corde au cou.

Si un énergumène peu amène se démène sur votre passage en reluant la cordelière qui se tortille sur votre chemise de popeline, expliquez-lui posément que les gens BIEN s'habillent correctement: désormais plus de cravate qui étouffe, qui désobéit, qui se débîne de manière vraiment peu esthétique, on porte une ficelle et l'on est tranquille.

Chaque costume aura - comme il se doit - sa ficelle assortie: voilà l'homme à la page, l'étudiante zaza.

Bien sûr, les marchands de cravates et de rubans prétendent qu'une cravate et un ruban font mieux qu'une ficelle, mais n'écoutez pas ces thuriféraires patentés, portez une ficelle. Et si des "grandes personnes" vous déclarent que votre allure manque de charme, négligez le propos de ces "abêtisseurs de jeunes", ces grands maîtres en cuistrerie qui veulent vous ramener à ce qu'elles appellent la raison. Belle farce: leur prétendue raison raisonnée n'est que raison raisonneuse.

EN FRATRIE ALYCÉENNE

ADHÉRENTS

COTISATION

Le montant de la cotisation ALYC
est de

25 EUROS

pour l'exercice comptable courant
du 1er juillet 2011 au 30 juin 2012.

Chaque adhérent est donc prié
- si ce n'est déjà fait -
de bien vouloir adresser son chèque
- libellé ALYC -
à Jean-Pierre Peyrat
20, rue Euryale-Dehaynin
75019 Paris

NOUVELLE

● DÉCÈS

- Lucette DELPIAZZO née Roubert, 87 ans, (Laveran 1936-41) le 12 01 2011 à Nice; épouse de Charles.

- Pierrette BURGAT née Silvestre, 90 ans, ancienne Alycénne, à Montpellier; épouse de feu Lully Burgat, ancien Alycéen; mère et belle-mère de Marie-Claude et Michel Cremezi; Pierre et Monique Burgat, Marielle et Bruno Henno; grand-mère de Pascal, Florence, Frédéric, Guillaume, Cécile, Luc, Guilhem, Vincent, Nicolas, Charlotte, Sébastien, Clémentine et Thomas; arrière-grand-mère de Manon, Félicie, Solange, Thomas, Kaori, Malo, Lou et Eloïse; sœur de Suzette Muscat.

Nos cordiales condoléances à tous les proches de ces chers disparus.

SE PRÉSENTENT

Andrée-Jeanne GILABERT PEYRAT

Soeur de Jean-Pierre Peyrat et nièce de Jacqueline Serrière, j'ai effectué ma scolarité primaire à Condé Smendou avant de suivre mon cursus secondaire au lycée Laveran du Coudiat où j'ai notamment fréquenté comme condisciples Anne-Marie Salette et Michèle Garros.

Après l'obtention de mon baccalauréat en philosophie, je suis entrée à l'école normale d'institutrices de Constantine, puis j'ai été nommée, en 1962-63, au groupe scolaire Jean-Jaurès de Bellevue-supérieur.

En métropole, ayant été affectée dans le Nord, à Lille, j'y ai fait la connaissance de mon époux, d'origine algéroise et professeur d'anglais, ce qui m'a incitée à entreprendre un professorat dans cette langue.

Nous avons alors été nommés dans les Deux-Sèvres où se sont poursuivies trente-cinq années de carrière, jusqu'à notre retraite. Depuis, nous utilisons nos loisirs à pratiquer divers hobbies: peinture, bridge, enluminures et natation.

Marie-Josée MOINE VILAREM

Mariée en 1968, j'ai habité l'Aveyron pendant onze ans. Ensuite, installation dans le midi de la France, où, avec mon mari nous créons un chantier nautique, avec vente de voiliers et entretien.

Après dix années, nous le revendons, construisons un voilier de treize mètres, et partons pour une vie en bateau. Traversée de l'Atlantique en 1990, navigation pendant trois ans à travers les îles de la Caraïbe, et installation sur l'île de Saint-Martin où nous achetons une maison.

Après le cyclone Luis, qui a ravagé l'île, je décide d'installer une galerie d'art et de fabriquer des pièces en céramique sur mes propres décors; ces pièces sont visibles sur mon site <ceramexotic.com>.

Vie agréable sur l'île. Beaucoup de nouveaux amis. Retour en métropole tous les ans pour voir la famille. Je compte y retrouver les amis de notre belle Algérie.

● Suite au verso

EN FRATRIE ALYCÉENNE

SE PRÉSENTENT

Janine BOUCHARD ARNAUD

Je suis née à Constantine le 23 décembre 1929, dans le quartier d'El Kantara où j'ai habité jusqu'en 1948. C'est là que j'ai été baptisée, à l'église Sainte-Jeanne-d'Arc, que j'ai commencé ma scolarité à l'école des sœurs d'El Kantara sous la houlette de sœur Catherine et de sœur Marie, que j'ai pris mes premières leçons de piano avec Mme Romain, toujours à El Kantara.

En 1937 je suis entrée au Lycée Laveran, dans les classes primaires où j'ai eu comme institutrice Mme Péhau, et je n'ai quitté Laveran qu'après ma classe de terminale. Pendant tout ce temps-là la directrice en était Mlle Guiscafré. J'ai gardé un excellent souvenir de cette époque et je me souviens bien de mes professeurs, et surtout du professeur de philosophie, Mme Foucherot, d'un professeur de lettres classiques, Mme Césari, et de Mme Fargeix à qui je dois certainement d'être devenue agrégée d'anglais.

Après le lycée Laveran je suis partie à Alger, au lycée Bugeaud, en lettres supérieures et en première supérieure où j'ai eu comme condisciple Jacques Derrida.

J'ai épousé un professeur du Lycée Bugeaud, un jeune agrégé d'allemand frais émoulu de l'Ecole Normale Supérieure et j'ai continué mes études à la Faculté des Lettres d'Alger.

J'ai été professeur d'anglais à Besançon de septembre 1961 à juillet 1993. J'ai eu cinq enfants et j'en suis maintenant aux arrière-petits-enfants.

Je suis veuve depuis 1990.

Je vis en recluse à Besançon entre mes livres, mon piano et mon chien... Recluse est peut-être un grand mot car je fais partie de trois associations: "Académie de musique Tchaïkovski", "Femmes diplômées des Universités" et "Confrérie des Taster-whisky d'Ecosse". A part ça, je vais plus souvent en Laponie et dans les Highlands - avec mon chien - qu'au centre-ville.

Ses années en Thaïlande où il était ambassadeur ont inspiré à mon frère aîné André, un roman policier, "Pierres de sang", qui a remporté, en 2000, le Prix du Quai des Orfèvres.

François BERTRAND

Après mon départ du lycée de Constantine, en septembre 1957, j'ai vécu à Carcassonne jusqu'en 1965, puis à Nice où j'ai fait mes études de médecine et épousé Annie Glozman en 1974.

J'ai deux filles, Héroïse née en 1979 et Lucie née en 1981.

Actuellement, je suis médecin au centre hospitalier de Nice, professeur à la faculté de Médecine de cette ville où j'enseigne l'Histoire de la médecine et la médecine d'urgence.

J'ai relaté un certain nombre de souvenirs d'Algérie dans deux romans: "Cinq sens et un crime - L'Affaire des sports nautiques" et "Le Meurtrier des quatre saisons".

JEUDIS DENFERT

Jeudi 20 octobre, un rendez-vous par petits groupes, mais très tonique.

José Claverie, à une semaine de son départ pour "hiberner" à... Acapulco, profite au maximum de ces moments.

Jean-Claude Ferri est là, toujours fidèle.

Chérif Ali Khodja, lui, ne veut rien rater lorsqu'il se trouve à Paris. Il s'est jeté sur le document du Guelmois Bezzina.

Gérard Bernard est venu respirer l'air du lycée; malgré l'air du large en Bretagne, l'appel du passé a été plus fort.

Jeudi 17 novembre, un poil trop tôt pour le beaujolais nouveau, nous avons choisi le morgon... Jusqu'à midi, on pouvait craindre le pire - n'ayant eu que les encouragements d'absents - seuls étant programmés, Jacques Furet, Guy Labat et Chérif Ali Khodja, lequel a donné des nouvelles d'un Ahmed Kara qui... fait le coup de feu pour protéger sa maison.

Puis sont arrivés Claude Monteilhet, Jean-Pierre Ghinamo, Christian et Régis Widemann.

Ce dernier a capté l'attention générale - photos à l'appui - après un séjour à Alger et Constantine en octobre. Il a fait part du très bon accueil reçu au vieux lycée, bien qu'improvisé (il s'était contenté de sonner à la porte d'entrée) et de son nouveau directeur: embrassades appuyées et discours qui lui ont fait chaud au cœur. Il a laissé, en partant, un exemplaire des Bahuts du Rhumel et la promesse d'être, auprès des Alycéens, leur avocat pour de nouvelles visites.

Les apartés ont été nombreux, car avec huit présences - Louis Burgay fut empêché au dernier moment - il y eut à un moment, deux groupes de discussion. J'aurais aimé avoir des nouvelles de Mokhtar Sakhrî et lui dire que j'ai failli rencontrer Serge Joulin en Corrèze à la Toussaint (il paraît juste voir son père, 98 ans, à Perpignan); ce sera pour la prochaine fois.

Les photographies (supposées de 1949 à 1952) des professeurs avec l'équipe de direction du lycée d'Aumale ont eu un gros succès. Merci encore à la famille Bertrand pour cette contribution faite à Perpignan. Nous nous sommes attelés avec Guy Labat (très bonne mémoire) à mettre des noms sur au moins l'une d'entre elles.

L'Alyc a profité de cette rencontre pour faire passer l'information que des archives seraient disponibles lors des rencontres de Denfert ou lors des prochains grands repas; il suffira de venir avec une clé USB: cependant, le côté positif de réaliser ces transferts dans un lieu de rencontres comme "Denfert" est qu'on a là de bonnes occasions de "communions in vivo" (l'expression convient-elle?), avec le charme des digressions dont ces moments ne peuvent que s'enrichir.

On put balayer, avec ceux qui restèrent jusqu'au bout, le contenu de ces archives sur un ordinateur portable et s'attarder sur un lot de belles images de Constantine que Guy Bezzina avait communiqué à Perpignan, en même temps que son opuscule relatif au "parler guelmois", et, Chérif se trouvant être lui aussi Guelmois, il a pu faire quelques mises au point. Sur un nouveau lot de photos de classe du Lycée Laveran (cadeau de Josette Jacques), il a aussi reconnu sa belle-sœur née Karima Belguedj.

MESSAGES

PAUL ROST

J'ai bien reçu, le numéro 58 des Bahuts dont j'ai fait une première lecture des titres et photos en attendant une relecture tranquille et profonde. Cette approche initiale a rafraîchi ma mémoire et je joins, à ce message, mon chèque de cotisation avant toute autre occupation...

Je ne manque d'ailleurs pas d'occupation, tant que j'ai la santé, pour prodiguer mes soins à mon grand jardin potager et d'agrément ou parcourir mes Pyrénées d'adoption tellement verdoyantes.

Annie VIAL CASANA

N'ayant pas participé à la visite du château de "notre duc" en octobre 1999, j'ai effectué la visite du domaine de Chantilly en septembre dernier. Avec bonheur!

Demeure meublée avec art, tableaux de qualité, bibliothèque d'érudit, collections rares, jardins, bois, écuries, quelle merveilleuse promenade effectuée sous l'agréable conduite d'un pharmacien du cru, lequel nous révéla, entre autres, que le maître des lieux avait prescrit que les richesses qu'il légua à l'Institut ne quittent jamais les lieux, et que les pendules et horloges du château indiquent toujours l'heure exacte... Ce qui n'est plus le cas - aujourd'hui - quant à la précision.

Gérard PIERROT

Cousin de Jacques Furet, je remercie, pour leur chaleureux accueil du samedi 15 octobre, ces compatriotes que j'ai été heureux de découvrir, en regrettant de ne pas avoir eu le temps de me présenter à tous.

Les instants passés auprès de mes "anciens" ont été un vrai moment de bonheur.

Jean BENOIT

Je dis ici un fraternel merci aux Alycéennes et Alycéens qui ont inscrit leur mot sur la carte postale collective que j'ai reçue de Perpignan début octobre.

ALYC

- Anciens des lycées de Constantine
- Fondateurs
Michel et Janine SADELER
 - Présidents d'honneur
Jo POZZO DI BORGO
Jean MALPEL
 - Président - Michel CHALLANDE
85, avenue du Pont-Juvénal
34000 Montpellier
04 67 99 34 39
michel.challande@orange.fr
 - Trésorier - Jean-Pierre PEYRAT
20, rue Euryale-Dehaynin
75019 Paris
01 42 45 7306
jppeyrat@voila.fr
 - Secrétaire général - Guy LABAT
4, Mas de Mounel
34160 St-Bauzille de Montmel
04 67 86 13 26
guy.labat@fre.fr

LES BAHUTS DU RHUMEL

- Jean BENOIT
440, route de Vulmix (A36)
73700 Bourg St-Maurice
04 79 07 29 31
jemmaplyc@laposte.net